

ORIENT

I

Comme le vin bouillonne au sortir de l'amphore.
De même, au jour néfaste où parut le Croissant.
On vit, spectacle affreux, le superbe Bosphore
Rouler jusqu'à la mer des flots rouges de sang.

Et ce fut une lutte héroïque et sanglante
Entre la foi du Christ et les lois du Coran.
On vit, spectacle affreux, le superbe Bosphore
Allait tomber meurtrie aux pieds du conquérant.

Etsans Sobieski sous les portes de Vienne.
Et sans Charles Martel sous les murs de Poitiers.
Hélas! c'en était fait de l'Europe chrétienne.
De ses temples bénis, de ses princes altiers.

Il est sauvé l'Europe, et de ce vaste empire
Ne restent maintenant que des membres épars.
Avant longtemps, Stamboul, qui pleure et qui soupire,
Ne verra plus le Turc rôder sur ses ramparts.

II

Car les Turcs ont fini leur superbe épopée.
Là-bas, dans les déserts, leurs guerriers sont couchés;
Leurs fils, sur la charrie ou sur le fax penchés,
Ne peuvent soulever leur héroïque épée.

Des rives du Bosphore au rocher de Centa,
Les ravins ignorés et les fiers promontoires
Sont encore tout remplis du bruit de leurs victoires.
Que l'écho d'un grand siècle aux suivants raconta.

Il dort et pour longtemps le puissant cimetière
Qui pendant deux cents ans fit courber tant de rois,
Quand Mahomet, trouvant deux continents étroits,
Pour témoin de ses coups voulut prendre la terre.

Bientôt sur les débris d'un empire puissant,
Que ne peut protéger l'ombre du grand prophète.
Les chrétiens, conviés comme pour une fête,
Vont plonger dans les flots la corne du Croissant.

SAINT-JULIEN.

Juin 1877.

LE MIRACLE

DU 16 SEPTEMBRE 1877

X

(Suite)

A la demande des roses, Bernadette, on s'en souvient, était rentrée jadis les mains vides... Mais voici que, sur l'autel, la sainte bergère a aujourd'hui son tablier tout plein de roses, et que ses mains virginales les répandent à profusion devant elle. Et, comme aux roses il faut un parfum, voici encore que, devant la pierre du sacrifice, un miracle vient de s'épanouir, embaumant toutes les âmes, et répandant toute bonne odeur sur la mémoire vénérée du serviteur de Marie.

La Vierge avait souri autrefois comme pour promettre les noces après cette vie, en la saison du printemps éternel... Le vœu du curé Peyramale était maintenant exaucé, et Notre-Dame de Lourdes avait tenu la promesse que renfermait son sourire.

Arrêtons-nous un instant et appliquons, à ce fait d'ordre surnaturel et à ce symbolisme mystique, la simple logique de la raison.

Si, en rendant la santé à Mme Guerrier, Notre-Dame de Lourdes n'avait point eu le dessein formel de préciser d'une façon éclatante le sens manifeste qui frappe tous les esprits, et de mêler à cette guérison le souvenir de son serviteur, n'est-il pas évident qu'elle eût choisi un autre moment que ce neuvième jour demandé à l'avance, un autre lieu que cette chapelle significative, une autre circonstance que cette dernière messe de la neuvaine célébrée par l'intime ami? Elle eût choisi la veille, le lendemain ou toute autre date; la Grotte, la Piscine ou même une autre chapelle de la Basilique, faisant à un autre prêtre la grâce de dire la messe à l'heure et à l'endroit du miracle. Mais il semble qu'elle ait expressément voulu que le temps, le lieu et le prêtre signifiaient le même nom et donnaient en toute clarté la réponse si instantanément sollicitée. Et, sous l'action de sa volonté toute-puissante, tous les détails de l'événement, se faisant écho et reflet l'un à l'autre, proclamaient et faisaient ressortir la même vérité.

Non! non! de pareilles concordances et de semblables rapprochements ne sont point un concours fortuit du hasard, ni un vain jeu de l'esprit. Ces délicates harmonies, ces détails exquis, si soigneusement combinés par celui qui dirige tout, dénotent aussi manifestement cette main divine, que les agencements d'une montre et le mouvement des aiguilles dénotent l'action d'un horloger. Ces circonstances sont le langage même de Dieu s'adressant aux hommes, langage à la fois clair et énigmatique, comme celui des paraboles qu'il faisait jadis entendre aux foules assemblées sur les rives du lac de Genezareth ou sur les places de Jérusalem. L'âme naïve écoute, comprend et adore. "A vous, disait le Seigneur à ses disciples, il a été donné de connaître les mystères du royaume de Dieu; mais à ceux-ci non pas. Ils ont des yeux, et ils ne voient point. Ils ont des oreilles, et n'entendent point."

Et voilà pourquoi, en présence de tout fait miraculeux, de tout acte de la puissance divine, il est nécessaire d'ouvrir le regard et d'avoir l'oreille attentive, c'est-à-dire d'en examiner avec soin et d'en méditer pieusement toutes les circonstances, afin d'en mettre à profit l'enseignement, après en avoir saisi le sens véritable.

Vous souvenez-vous donc, dans la Genèse, de ce bel épisode biblique, où il est raconté comment Eliézer, s'en étant allé en Mésopotamie, vers la cité de Nachor, chercher une épouse pour le jeune Isaac, il s'arrêta au bord du puits qui est à l'entrée de la ville. Puis il tourna son cœur vers Dieu, et dit ces paroles :

"Seigneur, Dieu d'Abraham mon maître, venez aujourd'hui à mon aide, je vous en conjure, et que mon maître Abraham trouve grâce devant vous. Me voici près de ce puits, et les filles de la ville vont sortir pour aller y puiser de l'eau. Faites, ô mon Dieu, faites que celle à qui je dirai : "Inclinez votre urne pour que je boive," et qui me répondra : "Non-seulement je veux que vous buviez, mais je veux encore donner à boire à vos chameaux;" que celle-là soit celle que vous avez préparée à votre serviteur Isaac, et, par ce signe, je comprendrai que mon maître Abraham a trouvé grâce devant vous.

"Il n'avait pas fini de parler, et voilà que, portant sur son épaule un vase à puiser de l'eau, paraît Rebecca. Elle descend, remplit son vase, et va s'en retourner, quand Eliézer se présentant :

"—Voudriez-vous, lui dit-il, me donner un peu de votre eau, car j'ai soif ?

"—Buvez, seigneur.
"Et la jeune fille, s'empressant d'abaisser l'urne qui était sur son épaule, la penche sur son bras, pour lui présenter à boire.

"Et quand il eut fini :

"—Je veux encore, ajouta-t-elle, puiser de l'eau pour vos chameaux, afin que tous puissent boire jusqu'au dernier...
"Eliézer l'avait contemplée en silence, attentif à l'arrêt que rendait le Seigneur. Cependant, il tirait de ses sacs des boucles d'or et des bracelets d'un grand poids.

"Et quand les chameaux eurent bu :

"—De qui êtes-vous la fille?...
"—Je suis la fille de Bathuel, fils de Melcha : mon grand-père est Nachor..."

"Eliézer se prosterna, adora le Très-Haut et s'écria :

"—Béni soit le Seigneur, Dieu de mon maître Abraham, qui l'a comblé de sa grâce et de sa vérité, et qui m'a conduit tout droit à la maison de son frère."

A cette concordance parfaite entre la prière de son cœur et le signe demandé qui s'accomplissait à la lettre, Eliézer avait reconnu la très-claire réponse du Seigneur Dieu, et la faveur dont jouissait son maître Abraham.

Ainsi faisons-nous, nous aussi, car le Dieu de ce temps reculé est le même Dieu qu'aujourd'hui. Il se nomme l'Eternel, et maintenant comme alors, il répond de même manière au cœur droit de ceux qui l'implorent.

Reprenons notre récit.

XIV

Invocée dans les circonstances que nous venons de raconter, Notre-Dame de Lourdes avait accordé une grâce complète. Mme Guerrier était totalement guérie.

Elle avait prié pour demander. Elle pria pour remercier.

Puis elle se leva, calme, sereine, sans la moindre surexcitation physique ou morale, mais toute rayonnante encore du contact divin. Et, se tournant vers son mari, elle lui dit :

"Mon ami, donne-moi ton bras... Descendons !"

M. Guerrier ne pouvait croire à un tel prodige. Tout ce qui se passait sous son regard lui paraissait impossible. Il lui semblait faire un céleste rêve. Et son inexprimable joie était traversée par la terreur de voir tout-à-coup s'évanouir ce beau songe. "Elle va tomber," pensait-il.

Et dans son trouble, il voulut faire avancer les porteurs.

"Non pas ! non pas ! lui dit l'abbé Martignon, le rappelant au sentiment de la réalité, réalité miraculeuse et divine. Laissez-la marcher."

Et alors, encore tout tremblant, M. Guerrier lui offrit son bras.

Elle le prit ; et sans rien dire, le pressa un instant sur sa poitrine. Cette muette étreinte exprimait mieux que toute parole le souvenir de peines passées et l'immensité du bonheur présent, bonheur de l'épouse, bonheur de la mère, bonheur des enfants et de toute la famille à qui elle pensait en ce moment. De ce cœur, de ces deux cœurs, qui n'en faisaient qu'un, montait vers Dieu et vers la Vierge Très-Sainte un incomparable élan de reconnaissance.

D'un pas plus assuré que celui de son mari, Mme Guerrier franchit les deux marches de la chapelle et traversa le bas de la nef. Les pèlerins de Marseille remplissaient l'église, célébrant par leurs chants la toute-puissance de Notre-Dame de Lourdes, sans se douter que, tout à côté d'eux, dans une chapelle latérale, au milieu du silence d'une messe basse, cette puissance venait d'éclater.

En sortant de la Basilique, la paralysique guérie descend avec la plus grande aisance les vingt-cinq degrés du grand escalier de pierre, au bas duquel stationnait la calèche.

Le cocher, dans sa stupeur, regardait ce spectacle et demeurait immobile. Sur un signe de M. Guerrier, il approcha la voiture et ouvrit la portière.

"Non, dit Mme Guerrier, je veux aller à la Grotte.

"—Oui, sans doute, répond le mari : nous allons faire le chemin en voiture.

"—Point du tout. Je veux m'y rendre à pied, à ton bras."

L'abbé Martignon se pencha à l'oreille de M.

Guerrier, et de cette voix éteinte qui n'est qu'un souffle, il lui fait entendre la parole de la foi :

"Elle est guérie. Laissez-la faire."

On la laisse faire. Et tous ensemble descendent à la Grotte, en suivant les lacets Peyramale.

A la Basilique, devant l'autel, elle avait fait sa première action de grâces.

A la Grotte, devant la statue de Marie, elle fait la seconde.

Sans aide, sans appui, sans aucun secours étranger, elle met les deux genoux en terre et se prosterne. Puis elle se relève, va boire un verre d'eau à la Source miraculeuse, et se dirige ensuite vers la Piscine où l'on plonge les malades. Elle voulut s'y plonger guérie ; et tout son être y puisa une force nouvelle et comme une agilité plus vive dans le jeu des articulations.

Elle tint à parcourir à pied le chemin qui conduit à la ville. Devant eux, marchant au pas, la calèche les précédait.

A mi-route environ, l'abbé Martignon demanda grâce, non pour elle, mais pour lui.

"Madame, dit-il, je vous en prie, n'allez pas si vite... Vous êtes guérie, vous, ajouta-t-il en souriant ; mais moi, je ne le suis point ; et je vous avoue que je n'en puis plus. Par charité pour moi, montons en voiture."
—Volontiers, répondit-elle."

Et, d'un pied léger, elle s'élança, alerte et vive, et gravit sans effort le marche-pied.

La calèche traverse Lourdes ; mais, arrivée un peu au-dessous de l'ancienne église, elle quitte tout à coup la route ordinaire et tourne par la rue de Langelle. Le cocher se trompait-il donc de chemin ?

Il suivait le bon chemin, au contraire, et obéissait à l'ordre de Mme Guerrier. Il s'arrêta à l'endroit qu'on lui avait indiqué.

Mme Guerrier descendit avec son mari et l'ancien curé d'Alger ; et, passant par un grossier et rapide escalier de bois, elle pénétra dans la crypte d'une église inachevée.

Là se trouvait un tombeau, encore sans inscription. Elle trempa ses doigts dans un bénitier, et, avec une branche de laurier qui y était déposée, elle jeta sur cette tombe quelques gouttes de l'eau sacrée.

Puis elle s'agenouilla et pria au-dessus des restes vénérés du serviteur de Marie : le grand curé Peyramale.

Et ce fut là sa troisième action de grâces.

Pendant la semaine qui avait suivi la mort de Mgr Peyramale, aucun pèlerinage n'était apparu dans la ville en deuil. Ce fut en ce même jour, en ce jour de gloire, que vint prier devant ce tombeau le premier pèlerinage, celui de la catholique Marseille, qui avait fait la veille son entrée à Lourdes, portant en tête de sa procession la bannière de Notre-Dame de la Garde. De sorte que, par une coïncidence frappante, la première couronne lointaine, déposée sur ce éphémère, porte la date même de l'événement que nous venons de raconter : *Les pèlerins marseillais, 16 septembre 1877* (1).

Accompagnés de leur ami le chanoine Martignon, M. et Mme Guerrier rentrèrent enfin au logis, en cette habitation de M. Lavigne, où elle était arrivée la veille, en proie depuis plusieurs années à une incurable paralysie.

Quel étonnement et quelle joie éprouvèrent leurs hôtes ? Il leur semblait que ce fut une bénédiction pour leur propre maison. Avec quelle émotion ils entendirent, détail par détail, le récit de ce qui venait de se passer ! Et comme ils comprenaient, avec l'intelligence et le cœur, les merveilleuses coïncidences qui donnaient à ce miraculeux événement sa particulière physionomie !

"Madame, dit M. Lavigne après avoir tout écouté, savez-vous où vous êtes et en quel lieu précis la Providence vous a conduite, afin que, étant partie tout à l'heure de cette maison, entièrement paralysique, vous y rentriez maintenant entièrement guérie ?

"—Je ne sais, répondit-elle en le regardant d'un air étonné.

"—Vous êtes dans la maison qui était le Presbytère de Lourdes, à l'époque des apparitions. Et vous habitez la salle où M. le curé Peyramale interrogea pour la première fois Bernadette, et où il regut de sa bouche les ordres de la sainte Vierge."

A cette suprême coïncidence, à cette dernière lumière sur l'action de la Providence et sur son intention en ces événements, il y eut comme un frémissement dans ce petit groupe. La clarté devenait si vive qu'elle semblait un rayonnement.

Tous gardèrent le silence et chacun demeura pensif.

XV

M. et Mme Guerrier passèrent encore quelques jours en ces lieux bénis. Ils ne voulurent point s'en aller brusquement emportant le bienfait, et préférèrent remercier longtemps au lieu même où ils l'avaient reçu.

Puis ils reprirent le chemin de Saint-Gobain, le chemin de la maison paternelle.

Le voyage fut rapide et sans fatigue.

Une lettre de M. Guerrier, que nous avons sous les yeux, contient des détails auxquels nous voulons laisser toute leur saveur :

"Que je vous retrace, seulement en courant, écrit-il, le prodigieux étonnement du frère aîné de ma chère femme, Hector Biver, qui nous attendait à la gare de Paris, lorsqu'il vit sa sœur descendre seule du wagon, prendre son bras et

gagner avec lui la voiture : sa complète stupefaction, lorsque nous fûmes arrivés chez lui, et qu'elle gravit tout naturellement et sans effort l'escalier qui conduit à son appartement ; l'ébahissement et les yeux mouillés de larmes de ses domestiques, qui avaient, dix jours auparavant, monté et descendu avec tant de précautions ma pauvre Justine, alors si malade.

"Le lendemain nous étions à Chagny. Son frère plus jeune, Alfred Biver, directeur de la manufacture de Saint-Gobain, nous attendait à la station, plein d'anxiété, d'inquiétude et de trouble ; car, malgré les lettres et les dépêches, il ne pouvait pas croire. Vainement il était prévenu. Quelle ne fut pas sa surprise quand ma bien-aimée femme s'élança dans ses bras ; surprise dont il ne pouvait pas revenir, et qui lui arrachait d'incessantes exclamations durant tout le temps que mit la voiture à parcourir les 14 ou 15 kilomètres qui séparent Chagny de Saint-Gobain. Nous allions vite, les chevaux brûlaient le pavé ; nous avions hâte d'arriver. Que ce parcours nous parut long !

"Enfin, voici la maison ! Nous arrivons, il était cinq heures du soir. Nous apercevons toute notre famille : grands et petits, sœurs, belles-sœurs, neveux et nièces, et surtout nos chers petits, ils étaient tous accourus à la porte, le cœur bouleversé, avides de voir, de se convaincre, de boire à longs traits le bonheur dont nous étions inondés.

"Ah ! lorsqu'ils virent leur mère, leur tante, leur sœur, sortir seule de la voiture et s'avancer vers eux, ce fut un tableau comme n'en saurait peindre nul pinceau humain. Quelle joie ! quelles douces larmes ! quelles étreintes ? La mère de notre Justine était là, ne pouvant se laisser d'embrasser cette fille que Notre-Dame de Lourdes rendait à sa tendresse, et lui envoyait debout, marchant d'un pas ferme, guérie.

(La fin au prochain numéro.)

GAZETTE DES TRIBUNAUX

Cour d'Assises de Vaucluse : Un garde jeté dans le Rhône par un braconnier.

Le 13 octobre dernier, vers huit heures du soir, un cultivateur de l'île-d'Oiselet, petite commune du département de Vaucluse, se présentait à la caserne de gendarmerie la plus voisine, et racontait en ces termes le drame dont il venait d'être témoin :

Ce soir, dit-il, au coucher du soleil, j'étais dans mon champ, près du Rhône, quand j'entendis un cri : "Aie ! Aie, au secours !" Je regardai de tous côtés, prêtant l'oreille, mais, ne voyant dans le voisinage qu'un de mes voisins qui labourait, je me remis tranquillement à mon travail.

Dix minutes se passèrent. Tout à coup, à cent mètres de moi, sur la lisière d'un petit bouquet de bois, un craquement de broussailles éveilla de nouveau mon attention. Je levai la tête : un individu courbé vers le sol semblait remuer et tirer à lui un objet que je ne pouvais voir distinctement.

Au bout d'un instant, cet individu se redressa et éleva entre ses bras, tout droit, ce qu'il traînait. C'était le corps d'un homme, un cadavre, car il me sembla alors absolument inerte. L'inconnu chargea ce corps sur ses épaules, et, lentement, péniblement, s'achemina vers le Rhône. Je restai immobile, comme cloué sur place par la stupefaction et l'horreur. Un instant, il me sembla que le corps s'agitait, et que celui qui était ainsi traîné au bord du fleuve n'était pas tout à fait mort. J'essayai de crier : cela me fut impossible. Alors, je me mis à courir de toutes mes forces, mais quand j'arrivai près du Rhône, le malheureux venait d'être précipité dans le fleuve.

A ce moment, il se passa une chose terrible. Je vis avec certitude la victime se rouler dans les flots, les mains se tordre et s'étendre comme pour nager ; des cris articulés sortaient de la bouche. Je parvins à comprendre un seul mot : "Monstre ! Monstre !" puis tout fut fini, et le cadavre s'abîma dans le Rhône.

L'auteur de ce meurtre abominable avait pris la fuite immédiatement après avoir jeté dans le Rhône le malheureux qu'il traînait vivant après lui. Mais les charges les plus graves ne tardèrent pas à se concentrer sur la tête d'un braconnier redouté nommé Auguste Combe.

Les présomptions devinrent même si accablantes, que cet individu fut arrêté la nuit même, dans la maison d'un de ses amis. Le témoin oculaire de l'assassinat reconnu, d'une manière absolue, l'homme qu'il avait pu suivre pour ainsi dire pas à pas, bien qu'à une distance relativement considérable.

Quant à la victime, c'était un vieux et brave garde, nommé Delord, au service d'un propriétaire du pays, M. de la Villière.

Delord, en tournée sur les terres riveraines du Rhône qui étaient confiées à sa surveillance, avait aperçu Combe à l'affût. Il s'était dirigé vers ce misérable pour lui dresser procès verbal, mais le bra-

(1) Villefranche de Lauragais, Tours, le Rouergue, le Piémont, vinrent, les jours suivants, dire devant ce tombeau les prières de l'Eglise.